

Québec français



Musique sans frontières

Viviane Paradis

Number 107, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56409ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paradis, V. (1997). Review of [Musique sans frontières]. *Québec français*, (107), 99–101.



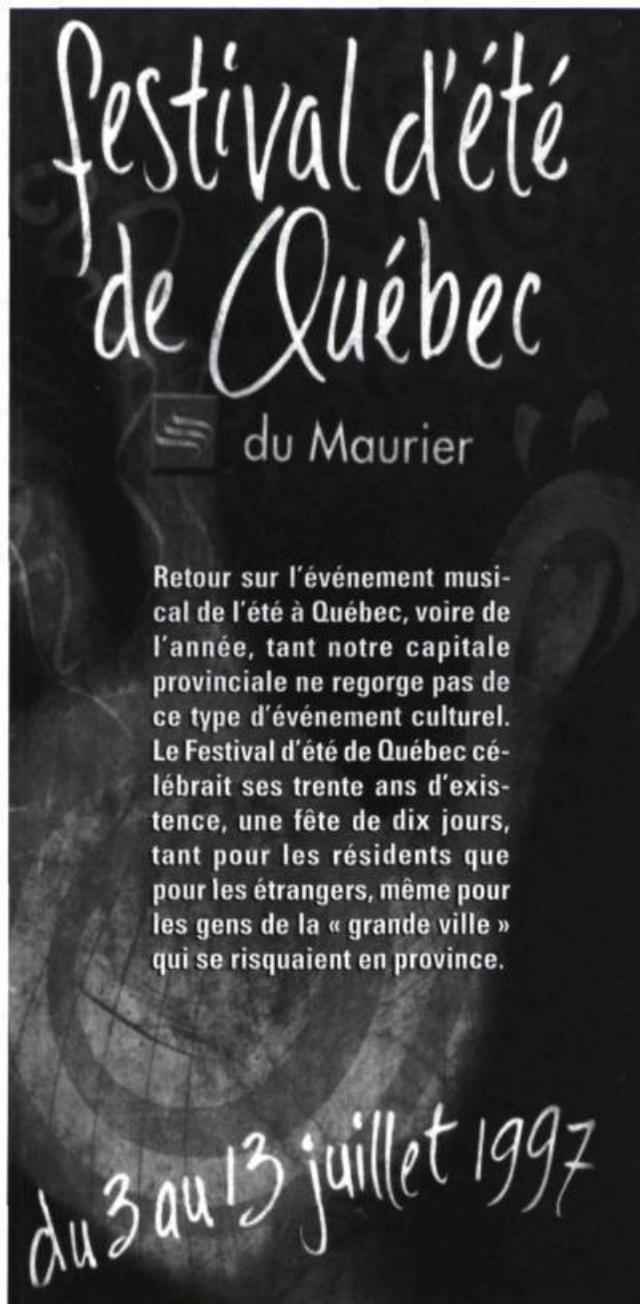
FESTIVAL

VIVIANE PARADIS

Musique sans frontières

Festival d'été de Québec.

Compte-rendu d'une sélection personnelle, arbitraire et fantaisiste.



Retour sur l'événement musical de l'été à Québec, voire de l'année, tant notre capitale provinciale ne regorge pas de ce type d'événement culturel. Le Festival d'été de Québec célébrait ses trente ans d'existence, une fête de dix jours, tant pour les résidents que pour les étrangers, même pour les gens de la « grande ville » qui se risquaient en province.

Show d'ouverture. Traditionnellement sous la pluie, il n'a pas failli à son habitude. Évitant le spectacle médiatique de « Québec salue Brel », premier d'une série de concerts francophones retransmis en direct sur diverses chaînes internationales, j'ai préféré le chanteur américain Ben Harper, avec ses guitares Weissenborn virtuoses, son sympathique et imposant bassiste ; une musique aux accents soul, blues, aux textes fins et revendicateurs, avec en finale « I'll Rise », repris en chœur par le public humide, avec le poing levé. Musique intimiste prenante, mais qui perd de son impact dans un concert en plein air, à la très grande scène en face du Parlement.

Rap, grunge, techno-danse

Vendredi soir. Eh oui ! Il pleut encore ! Mais ça veut bien s'arrêter un peu. J'assiste au spectacle (car c'en fut bien un !) du groupe éclectique de Montréal, Van Bran 3000. Éclectisme électrique, où ça dansait, ça oui, tant sur la scène que dans le public. Rap, grunge, techno-danse, ils les passent toutes les étiquettes ! Même un certain côté punk, avec une des chanteuses, vrai bâton de dynamite, à la voix proche de celle de Nina Hagen, légende du punk allemand.

Café-concert

Samedi, je me suis glissée dans l'atmosphère plus intimiste des concerts intérieurs, au « café-concert » aménagé dans la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre. Un espace tout à fait approprié pour un concert que j'espérais alléchant : la France, avec Jérôme Minière, et Jean-Louis Murat en deuxième partie. Première déception : salle à moitié vide ! Adieu l'ambiance. Mais vint Jérôme Minière et ses acolytes, tous jeunes tous beaux, avec un rock bien français et des textes délicats aux observations socio-citadines. Bref, un moment fort agréable, trop court à mon goût, sans rappel (pourquoi ?), qui a laissé place au gros morceau de la soirée, en principe — M. Murat en personne. J'aime mieux passer sous silence la déception de cette prestation, le manque de « cœur à l'ouvrage » du dit chanteur et la pauvreté de l'accompagnement - des synthétiseurs à toutes les sauces ! Écoutez donc le disque, et espérez qu'il se rattrape une autre fois.

Toujours dans la même salle, j'étais là deux jours plus tard pour l'Italien Gianmaria Testa, un « chanteur-compositeur » — et chef de gare — comme il dit. Pour vous situer, pensez à quelque chose entre Paolo Conte et Georges Brassens, et ça



THE WATCHMAN

vous donne une idée. Entouré de superbes musiciens, accordéon, piano, contrebasse, trompette et batterie (le batteur d'Artur H, c'est tout dire), il s'accompagnait à la guitare, nous traduisant gentiment l'origine et le contenu de ses chansons, car gentil il l'est tout plein, le monsieur Testa. Et aussi plein d'humour, comme sa prestation en rappel du « Gorille » du vieux Georges, en italien s'il vous plaît.

Overdose musicale

Après quatre concerts en autant de soirs, il m'est arrivé ce que tout festivalier actif expérimente, une certaine overdose musicale. Celle qui rend les oreilles impropres à tout son nouveau. Que vous relater sinon ma fuite effrénée de show en show — quatre, cinq ce soir là — pour trouver une position auditive confortable, du moins, neutre. OMC de Nouvelle-Zélande m'ont énervée avec leur pop rose bonbon ; venir de si loin pour être aussi insipides !, dEUS des Flandres m'ont rapidement écoeurée après deux chansons qui bruyaient un



BRAN VAN 3000

peu trop Nirvana, Ismaël Lô, le sympathique « divertir » sénégalais, m'a horripilée parce que c'était trop joyeux... Que voulez-vous, ni le bon soir, ni le bon siècle.

Fanfare, bal musette, rock

Le lendemain, heureusement, il y a eu quelque chose de transcendant ; vous savez, ces découvertes que l'on fait de noms inconnus grâce à un événement comme seul un festival de ce genre peut nous permettre de connaître, et qui nous réconcilie avec le genre humain et musical : ce fut une perle de la France, les Têtes Raïdes, à la scène du Pigeonnier. Quelqu'un près de moi a qualifié leur musique de rock-musette, pour autant que l'amalgame peut se faire. Instruments multiples : piano, violoncelle, cuivres, batterie, guitare, accordéons... Un ensemble qui tient de la fanfare, du bal musette et du rock. Les textes, originaux, se souviennent de la chanson française des années vingt-trente et alternent avec des poèmes de Robert Desnos, Jacques Prévert, mais aussi avec des chansons a capella de « marins », déconstruites ; le tout avec un humour glauque. Malheureusement, leurs disques, deux jusqu'à maintenant, ne semblent pas en voie d'être disponibles ici.



JÉRÔME MINIÈRE

Pour ajouter à ce petit bonheur, j'ai eu de la chance. En passant tard le soir sur la rue Saint-Jean dans les murs, il est possible d'assister au festival « off » : des petits concerts des artistes du festival dans les bars, pas prévus, organisés à la dernière minute, comme ceux au Pub Saint-Alexandre. Et j'ai pu ainsi assister à une dernière prestation des Têtes Raïdes.

Et on poursuit son petit bonhomme de festival, avec des Hollandais, The Watchman, gros rock bien sympathique, avec un son, inusité pour le genre, de saxophone ; pleins d'énergie, aux accents de folk américain, les musiciens ont fait une prestation honnête, comme on dit dans ces cas-là, avec une fin un peu désastreuse : la reprise d'un, paraît-il, classique du country américain.

Vendredi, retour en salle, au bar d'Auteuil cette fois, pour entendre la douce Lhasa de Sela. Que dire d'un concert qui a déjà été si commenté, glorifié ces derniers mois ? Magnifique, voilà. Envoûtant. La seule chanteuse nord-américaine, à ma connaissance, qui chante dans les trois langues de notre continent.

Le festival dans la rue

On arrive vers la fin, avec des apparences de course d'endurance. Je n'ai pas parlé encore du festival dans la rue ; il y a les amuseurs publics, bien sûr, mais aussi de la musique, quelques petites formations qui épatent franchement, comme Ceux qui marchent debout, de France, petite fanfare de six musiciens qui se frottent à divers genres musicaux. Ça aussi, ce sont les grands moments du festival : on se ballade, on entend, on est subjugué — vive le hasard. Petit regret quant au volet « arts dans la rue » : pourquoi le festival ne ferme-t-il plus la rue Saint-Jean intra-muros, comme jadis ? Question ambiance de fête dans la ville, cela aidait grandement.

Revenons aux grandes scènes extérieures, et à l'avant-dernier soir du festival. Le prix Miroir de l'espace francophone lui est revenu, et merci pour lui. L'Algérien Cheb Mami a fait danser sous la pluie (pas besoin de s'appeler Gene Kelly) une foule au Pigeonnier, qui soit découvrait le Raï moderne, soit connaissait les chansons par cœur. Le tiers de la foule semblait plus ou moins originaire des pays de sable du Maghreb et transmettait par son énergie et son enthousiasme une ambiance de fête aux néophytes du genre. Bref, on se trémoussait, on riait, on scandait — ou tentait de scander, dépendant de notre connaissance plus ou moins grande de l'arabe, tout ça en symbiose avec le chanteur. Sachant l'Algérie à feu et à



GIANMARIA TESTA

sang, traquant tout ce qui est culture et connaissance, il fallait être là, non seulement par solidarité envers Mami qui continue de chanter, mais aussi pour bel et bien réaliser que l'Algérie ce n'est pas juste un conflit sanglant : c'est aussi la fête, la danse...



LES TÊTES RAIDES

Show de clôture du festival

Tout en québécois, et même plus québécois que québécois. L'abonné du festival Richard Séguin était bien sûr présent, à la scène en face du Parlement archipleine. Il nous a fait un tour de chant, le même qu'en '92, qu'en '86 (je le sais, j'y étais !). Oui, ce sont de belles chansons, oui, on les connaît toutes, mais encore ? Quoi de neuf mon cher Richard ? Il a partagé la scène avec plusieurs invités-surprises, entre autres Luce Duffault (prix Miroir spécial du jury) et Alain Lamontagne. J'ai déguerpi durant le tour de ce dernier ; c'est un maître de la podorythmie — le « tapage » de pieds — et de la ruine-babines, mais quand il chante... Je suis allée zieuter du côté de Jean-Pierre Ferland, où l'espace du Pigeonnier était aussi plein comme un œuf, pour entendre quelques bribes au loin et le dernier rappel, avec du feu dans la cheminée et des immortelles... Très beau spectacle, il paraît, mais l'atmosphère électrique du show de Cheb Mami m'aurait très bien convenu comme fin de festival.

Petite revue de ce que je n'ai pas ou peu vu

La série de musique néo-irlandaise au Carré d'Youville, pour les amateurs de sons celtes et parfois new age, la série de concerts africains et de la sphère francophone, les concerts canons tel celui de Nanette Workman et Eric Lapointe (prix Miroir du public)... Il y a tant au Festival, c'est un de ses avantages, et je dirais même de ses inconvénients : on en arrive à des choix déchirants, à l'impression désagréable de ne pas être à la bonne place au bon moment, à la tentative suicidaire de vouloir tout entendre certain soir, etc. Je me suis contentée d'une sélection d'inconnus à mon oreille, plutôt internationale, que je nommerais, pour reprendre le titre d'une section du festival, « musique pour une petite planète ». Après dix jours d'audition intensive d'une vingtaine de concerts d'artistes issus d'une dizaine de pays, le concept d'éloignement perd un peu de sa signification. Pour le plus grand bonheur de l'ouïe avide de sonorités nouvelles, voyageant ainsi à peu de frais.